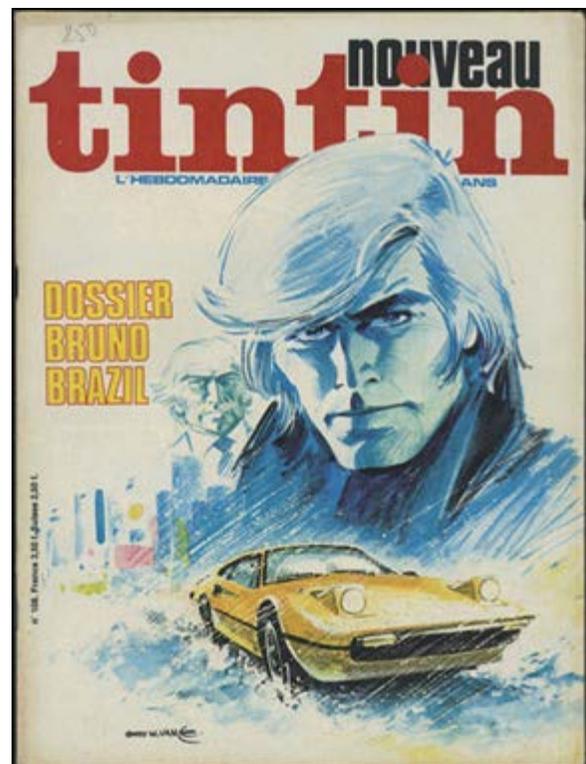


Vittorio Frigerio
Dalhousie University

Avatars d'un héros composé : *Bruno Brazil* et le *Commando Caiman*

Dans le cadre de la bande dessinée franco-belge, à l'intérieur de laquelle les figures de « héros multiples » ne sont pas rares¹, la série des aventures de *Bruno Brazil* et du *Commando Caiman* semble faire exception. Cette saga nous paraît pouvoir se prêter aisément à une discussion, sans grandes prétentions de généralisation, sur la nature et les qualités du héros de bandes dessinées d'aventures et surtout sur les rapports qu'il entretient avec les divers personnages secondaires qui l'entourent.

Publiées initialement dans les pages de l'hebdomadaire *Tintin* à partir de janvier 1967, les aventures de *Bruno Brazil* ont été recueillies en 10 albums². La première aventure de ce personnage, *Le requin qui mourut deux fois*, le voit seul en scène à la poursuite d'un criminel de guerre nazi, Schelleberg, et de son trésor caché. En cette incarnation initiale, Brazil est présenté simplement comme un agent secret, sans plus. Son aspect athlétique, ses costumes impeccables, sa chemise blanche et sa cravate toujours soigneusement nouée le rapprochent suffisamment des grands archétypes de la catégorie, dont évidemment James Bond, pour qu'il devienne inutile de fournir au lecteur des renseignements biographiques qui n'ajouteraient rien au personnage. Fort, courageux, habile, intelligent, Brazil cumule les lieux communs et collectionne les qualités essentielles à la



progression et au développement d'une intrigue qui le porte plus qu'il ne la dirige. Il apparaît, en son indéfinition fortement marquée par les traits caractéristiques de sa profession, comme un simple *actant* à qui une personnalité particulièrement marquée ou individualisée ne rendrait aucun service notable. Seul trait particulier, qui l'identifie immédiatement : il a les cheveux entièrement blancs.

Il se trouve toutefois que ce trait soi-disant distinctif l'est bien moins qu'on ne se l'imagine. Les aventures de *Bruno Brazil* sont signées William Vance³, pour le dessin, et Louis Albert pour le texte. Or, il se trouve que Louis Albert n'est autre chose qu'un des pseudonymes de Greg, le célèbre scénariste qui a créé nombre de personnages inoubliables de la b.d. des années d'or, dont en particulier Achille Talon⁴. Il se trouve également que Greg écrit, pour ce même hebdomadaire, les

aventures d'un autre personnage à cheveux blancs, Bernard Prince⁵. Et voilà justement que Bernard Prince aussi a commencé son parcours seul en des conditions fort semblables à celles de Bruno Brazil, c'est-à-dire comme inspecteur de l'Interpol, avant de se recycler rapidement en aventurier indépendant, sillonnant les océans sur son bateau *Le Cormoran*, flanqué d'un marin grognon et buveur - Barney Jordan - et d'un mousse débrouillard du nom de Djinn. De fait, les similarités entre les deux personnages lors de leur première apparition sont telles qu'on pourrait aisément les confondre l'un avec l'autre. Ce n'est, pour Bernard Prince, qu'à partir de sa transformation de policier en vagabond des mers, que nous pouvons véritablement parler de la création d'un personnage doué de traits reconnaissables et d'une « histoire » - d'un passé qui n'est qu'à lui - qui en font un être échappant aux pièges du bidimensionnel. Le flic standard n'acquiert un caractère autonome qu'après avoir pris ses distances d'avec son premier métier⁶. Au fur et à mesure de la suite de ses aventures, Bernard Prince assume une dose solide de cynisme qui en fait bien autre chose que l'agent spécial relativement quelconque qu'il était à sa naissance. Dans une de ses aventures plus tardives, *Objectif Cormoran*, il exprime clairement sa position existentielle en déclarant à un truand : « Ne vous méprenez pas. Je ne suis pas dans votre camp... [...] Et même pas dans celui de la loi. Mon camp, c'est un bateau blanc [...] »⁷. Cette déclaration d'indépendance, et surtout de distance des affaires humaines qui lui font préférer son « particulière », comme l'aurait dit Castiglione, ou le plaisir de cultiver son jardin, au-dessus de tout impératif moral, marque nettement la transformation radicale du personnage. Quoiqu'il ait eu un début de carrière tout semblable, Bruno Brazil présente, lui, un cas bien différent.

En effet, si Prince évolue et devient le solitaire des mers qui ne se retrouve embringué dans des aventures que contraint et forcé, Brazil, lui, ne quittera jamais le service. Tout comme son quasi-sosie à cheveux blancs, ce personnage ne peut toutefois se soutenir indéfiniment seul. Mais au lieu d'un seul bras droit ou d'un couple porteur de valeurs différentes (comiques, grotesques, sentimentales ou autres comme c'est normalement le cas) il aura droit à une équipe entière⁸.

Le deuxième album, *Commando Caiman*, marque un tournant important et le véritable début de la série en tant que telle. C'est dans cette histoire que le héros est appelé par son supérieur, le colonel L (initiale peu distante de celle du supérieur de James Bond, Q...), pour faire face à un danger mystérieux qui menace la civilisation entière : la diffusion d'images-pirates sur les chaînes de télévision du monde entier, depuis la jungle d'Amérique du sud. Il s'agit, bien dans le goût des années soixante et de la « persuasion occulte » mise à la mode par Vance Packard, d'un plan diabolique : « On s'empare de la cervelle des gens par usurpation ! Répétez l'opération à un rythme soutenu et vous implanterez un slogan, une idée, ou pis, dans le crâne de millions de



citoyens qui se mettront à penser ce qui leur aura été soufflé ! » (p. 6)

Pour aller chercher la bande de criminels responsables de cette tentative et pour détruire leurs installations - situées, coïncidence intéressante étant donné le nom du héros, au Brésil... - un agent ne suffit pas. Il faudra « des as ! Des experts en transmissions, et en sabotage... »⁹ (p. 6) Brazil va les chercher parmi d'anciens agents ayant quitté le service en raison de problèmes de discipline (il se justifie en affirmant : « Pour combattre des loups, utilisez d'autres loups, mon colonel ! » p. 7), reproduisant ainsi un schéma bien connu dans les histoires d'aventures et dont le cas peut-être le plus représentatif est celui du film *The Dirty Dozen*, dans lequel un militaire joué par Lee Marvin ramasse un groupe de coupe-jarrets indisciplinés pour organiser un raid au-delà des lignes allemandes¹⁰.

La constitution d'une équipe de cet ordre implique une certaine hiérarchie parmi ses membres. Hiérarchie qui n'est pas seulement celle fictive qui voit Bruno Brazil dans le rôle de « patron », ainsi que ses acolytes l'appellent volontiers, responsable de la direction du groupe, mais qui touche également aux fonctions narratives des personnages. Les membres du commando aux ordres de Brazil sont cinq, dont trois s'identifient d'emblée avec une habileté particulière qui détermine leur caractère et leur rôle. Big Boy Lafayette, ainsi ironiquement nommé à cause de sa petite taille, utilise magistralement un yo-yo d'acier qui est son arme préférée. Texas Bronco est le cow-boy du groupe, un *pistolero* capable de dégainer rapidement ses deux colts et de tirer avec la plus grande précision. Whip Rafale, comme son prénom l'indique, manie le fouet. Billy Brazil est le jeune frère de Bruno. On ne sait rien d'autre de lui. Il a une forte ressemblance physique à Bruno mais on n'apprend rien ni de son expérience précédente - qui à cause de son âge doit être moindre comparée à celle des « durs » avec qui il se trouve à travailler - ni de sa famille. Et enfin il y a Gaucho Morales, de son vrai nom Felipe. Le sobriquet « Gaucho » en fait une sorte de version hispanique du cow-boy texan. De ses origines mexicaines il garde surtout le « sangre caliente » qu'on prête volontiers à ses compatriotes et l'habitude d'épicer ses conversations de jurons exotiques.

Dans une affiche à détacher dessinée pour les pages centrales de l'hebdomadaire *Tintin*¹¹ (Fig. 1) le positionnement des personnages peut se lire comme indicatif de leur importance narrative respective. Brazil est représenté en plus grand que les autres, suspendu au-dessus d'eux. Whip Rafale est le seul personnage à être représenté en entier et en détail, en honneur fort probablement au beau sexe. Texas Bronco et Big Boy se partagent un quatrième plan flou qui trahit leur position nettement subordonnée. Billy figure immédiatement sous Bruno, qui semble le couvrir comme une mère-poule. Il est intéressant de remarquer que le seul personnage qui est représenté en action, en train de téléphoner, la bouche entrouverte et l'expression tendue, est Gaucho Morales. C'est à lui qu'appartient le vrai premier plan de l'image. Alors que ses collègues sont repris dans des poses figées et hiératiques, Morales est saisi en mouvement. C'est lui, en effet, qui deviendra le vrai « bras droit » de Brazil, repoussant dans l'ombre ses collègues moins attachants.



Affiche : Commando Caïman

Une équipe fonctionnelle

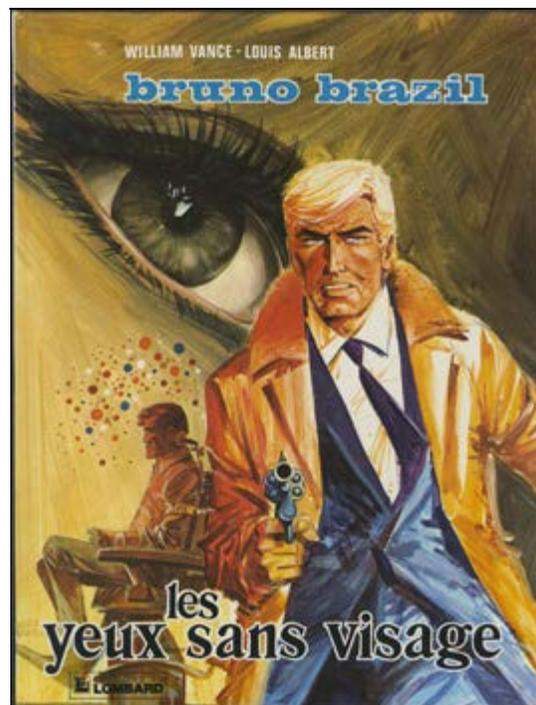
Avant de se pencher plus attentivement sur le rapport entre Brazil et Morales, il convient de traiter brièvement le cas des autres membres de l'équipe. Un parcours rapide des albums montre aisément que parmi les membres du commando, les faire-valoir dont la présence est irrégulière ou généralement sans grande importance (les « comparses décoratifs », dirait Corbellari¹²) sont, dans l'ordre, Billy Brazil, Big Boy Lafayette et Texas Bronco.

L'utilité de Billy est difficile à déterminer et le personnage apparaît exclusivement comme une ombre portée de son frère aîné. Si le scénariste avait prévu sa présence pour humaniser le héros principal en lui prêtant un *background* familial, il a vite abandonné toute tentative en ce sens¹³. Dans *Orage aux Aléoutiennes*, accueillant Tony Nomade, le nouveau membre de l'équipe, Billy annonce : « Je suis Billy Brazil, le frère du patron mais s'il y a un détail qui ne compte pas, c'est bien celui-là »¹⁴. De fait, en son cas, c'est celui-là le seul détail qui compte. Effacé jusqu'au bout, le petit frère du patron meurt en action dans l'album *Quitte ou double pour Alak-6* en lançant sa voiture contre un avion qui emporte Texas Bronco, prisonnier, qui est également victime de l'explosion. Ce dernier baroud d'honneur ne fait même pas mériter aux deux personnages un seul premier plan ou un quelconque « mot de la fin » historique. Texas Bronco avait d'ailleurs déjà pratiquement disparu de la circulation dès l'album précédent, *Orage aux Aléoutiennes*, dans lequel il n'apparaissait brièvement que lors de la préparation de la mission et pas du tout dans son exécution. La mise au rancart du personnage s'explique d'ailleurs sûrement par la disparition de son coéquipier, Big-Boy - le

premier des Caimans à mourir en service - lors du dénouement tragique de l'aventure qui les voyait se battre contre des espions ennemis dans les rizières de Thaïlande. Limités par leur spécialisation technique, Big-Boy et Texas ne pouvaient être utilisés que dans des scènes d'action leur donnant la possibilité de faire étalage de leur habileté et de rivaliser d'adresse, comme ils le font dans certains passages de *La cité pétrifiée*. Bronco doit aussi à son côté unidimensionnel d'être le premier à tomber dans le piège de Rebelle - l'ennemie préférée de Brazil dans ses premiers albums - au tout début de *Les yeux sans visage*, lorsque celle-ci l'hypnotise et lui fait cambrioler une banque. Dans la chaîne de l'équipe, ce sont eux les chaînons faibles et il n'est par conséquent guère étonnant que lorsque le développement de la série exige un changement d'orientation, ce soient eux qui disparaissent.

Le trépas de ces personnages n'est pas dénué d'ambiguïté d'un point de vue narratif. D'un côté, il peut sans doute se concevoir comme une façon de prêter aux aventures de Brazil un certain cachet d'authenticité et de réalisme. Il n'est en effet guère fréquent que des personnages titulaires, même secondaires, soient sacrifiés l'un après l'autre en une série de bandes dessinées. D'un autre côté, il peut aussi se ressentir comme la manifestation d'une certaine « fatigue » (le mot est de Ganner et Moliterni) du scénariste, qui choisit de lâcher du lest en se débarrassant de comparses trop nombreux et finalement trop peu personnalisés,

pour pouvoir assurer une présence utile sur une longue durée. En dehors de Bruno Brazil et de Gaucho Morales, seule Whip Rafale survit de l'équipe initiale, fort probablement dans le but unique de contrebalancer le machisme indispensable des héros masculins survivants par une touche féminine très en harmonie avec le féminisme militant de l'époque.



Opposition et complémentarité

Penchons-nous maintenant plus précisément sur le rapport entre le héros éponyme de la série et son assistant principal. Dès le premier album où il apparaît, *Commando Caiman*, Morales est le seul des six coéquipiers à s'opposer aux décisions du patron. Tout d'abord, Gaucho ne devrait même pas faire partie du commando, ayant échoué dans des épreuves d'entraînement à cause de son impulsivité et on présume aussi de son penchant excessif pour la boisson et les cigares. Il s'unit à l'expédition dans les jungles de l'Amérique du sud comme clandestin, et arrive juste à temps pour sortir Brazil d'un mauvais pas qui aurait pu lui être fatal. La sympathie évidente que Brazil ressent pour lui ne l'empêche cependant pas de le critiquer parfois vertement quand il l'estime nécessaire, et de lui rappeler les responsabilités que lui impose son rôle.

Ainsi, dès la première page de *La cité pétrifiée*, l'opposition et la complémentarité de Bruno Brazil et de Gaucho Morales apparaissent clairement. Brazil vient

interrompre les vacances de l'équipe pour leur faire accomplir un travail de vérification d'un centre de la défense nationale. Morales, mécontent à l'idée d'avoir à se consacrer à une tâche essentiellement bureaucratique, se plaint que cela ne correspond pas à leur formation : lui, il préférerait une belle bagarre. Brazil tranche la question en répondant froidement qu'il leur faut d'abord et avant tout obéir aux ordres.

Le contraste entre le professionnel absolu et le dilettante enthousiaste mais foncièrement indiscipliné, ressurgit régulièrement dans la série d'histoires du *Commando Caiman*. Brazil représente uniquement l'obéissance passive aux ordres supérieurs et subordonne tout aux besoins de l'efficacité. Morales fait primer l'amitié sur le devoir et conçoit l'équipe plutôt comme une bande. Cette différence radicale se manifeste de la façon la plus patente lors de l'arrivée de Tony Nomade en remplacement de Big Boy Lafayette. Gaucho refuse tout d'abord d'accepter le nouveau venu, qu'il perçoit comme un intrus, le provoque, et se fait battre de façon humiliante par lui. La réaction de Bruno Brazil ne prend aucunement en compte la motivation sentimentale de Morales. Au contraire, il le somme de démissionner s'il ne se sent pas la capacité de s'adapter au nouvel état de fait et commente sèchement : « Non seulement tu t'avachis physiquement, mais tu prouves aussi que tes nerfs sont en compte »¹⁵. Bruno Brazil ne perd jamais le nord, quitte à paraître parfois quelque peu inhumain dans sa rigidité; Gaucho Morales abonde dans l'autre sens et étale son humanité et par conséquent ses faiblesses.

La rivalité entre les deux personnages pour s'assurer le premier plan se manifeste également au niveau de leur présence effective dans les diverses histoires. Des dix albums, seul *La cité pétrifiée* réserve des rôles plus ou moins équivalents en importance aux six Caimans¹⁶. Brazil et Morales se partagent la vedette dans *Commando Caiman*, et encore plus fortement dans *Orage aux Aléoutiennes*, où à l'exception d'un rôle d'appoint pour Whip Rafale et le nouveau venu, Tony Nomade, les autres n'apparaissent qu'en toile de fond. Brazil s'assure les devants de la scène dans *Des caïmans dans la rizière*, où il agit quasiment en solo, appuyé par sa future femme et par le jeune garçon thaïlandais que le nouveau couple adoptera par la suite. Morales, par contre, domine totalement dans *La nuit des chacals*¹⁷, histoire dans laquelle Brazil n'apparaît pour la première fois, en une seule case, qu'à la page dix-neuf et n'intervient véritablement, accompagné des autres Caimans, qu'à partir de la page trente-quatre. L'aventure suivante, *Sarabande à Sacramento*¹⁸, qui offre la conclusion de cette histoire de la lutte entre les agents secrets et la mafia, voit Brazil et Morales opérer en duo.

C'est justement dans *La nuit des chacals* que Gaucho Morales acquiert l'épaisseur qui fera de lui le personnage le plus mémorable de la série. On découvre le milieu où il a grandi, un quartier typiquement immigrant et populaire dans une grande ville américaine. On y fait la connaissance de ses parents, petits épiciers mexicains, et de sa soeur Connie, serveuse de restaurant. On est témoin de la surprise du héros, retrouvant ses racines et s'étonnant de ce que ses expériences avec les Caimans ont pu le changer (« Faut-il que je sois devenu un vrai flic ! Bruno Brazil, qu'as-tu fait de moi ? »¹⁹). On finit en fait par en savoir plus sur Morales que sur tous ses autres collègues. Il faut noter que c'est également cette aventure-là qui représente le seul cas où les Caimans *choisissent* leur mission au lieu de se la voir imposer. Les parents de Morales sont rançonnés par des mafiosi et son père est

tabassé. Gaucho s'engage sans même réfléchir en une guerre privée contre la Cosa Nostra, qui fera s'exclamer son patron : « A l'assaut de la mafia tout seul. Bon sang, on devrait bien créer une société protectrice des héros naïfs, il y aurait du travail... »²⁰. Entraînés dans l'aventure par Morales, pour une affaire qui relève essentiellement de la vengeance privée, les Caimans en viennent ici à ressembler fortement, pour la seule fois, à une véritable « bande » d'irréguliers. Ils assument les caractéristiques marginales du héros dominant, et laissent leur solidarité de groupe avoir le dessus sur leur obéissance habituelle aux autorités constituées. Ainsi que le narrateur le déclare, en commentaire à une case illustrant les membres du Commando qui partent pour aller retrouver leur ami : « Le Commando Caiman, quand un de ses membres lançait un S.O.S., n'avait pas besoin de longues explications... vingt minutes plus tard, quatre hommes qui en valaient bien davantage, convergeaient vers Sacramento. Ils y avaient un rendez-vous qui, pour chacun d'eux, balayait tout autre souci »²¹. Devenant véritablement une extension de la personnalité de Gaucho Morales, les Caimans s'érigent en vigilantes et se situent en opposition au pouvoir, représenté par l'officier de police Quincannon, un ancien camarade d'école de Gaucho, honnête et par conséquent inefficace en un milieu où la corruption domine.

A la naïveté de Gaucho, qui fonce sans trop réfléchir et risque gros par conséquent²², il importe cependant d'ajouter les qualités d'organisation de Brazil. La fin du premier album, qui voit la démolition de la petite bande de racketteurs qui faisait le malheur de la famille Morales, ne représente pas la fin de la tâche à accomplir. C'est alors Brazil qui indique les bornes de l'action spontanée, à l'extension limitée, dans laquelle les avait entraînés Gaucho, en évoquant « ...une impression d'escarmouche plutôt que de vraie victoire, hein ??... Le sentiment de ne pas avoir vraiment fini le travail ? » Brazil passe donc du particulier au général, préparant un plan pour débarrasser la ville des deux « familles » criminelles qui la dominent et reprenant à la fois l'initiative et sa place de premier rang dans la suite de l'aventure. Son rôle de chef d'orchestre permet aux Caimans d'atteindre les résultats espérés tout en demeurant - de peu, il est vrai - dans les limites de la légalité. Gaucho, quant à lui, retrouve son rôle subordonné. Son humanité, et donc sa faillibilité, réapparaissent lorsque les mafiosi enlèvent sa soeur. Une fois la maison où elle est prisonnière identifiée, Gaucho tente de retenir ses compagnons et suggère des négociations. Le yo-yo d'acier de Big Boy doit le mettre hors de combat pour permettre aux autres, qui ne se sont pas départis de leur sang-froid, d'investir le repaire et de libérer la fille. Encore une fois, Morales montre sa vulnérabilité et compense par cela ce que le professionnalisme de ses compagnons peut avoir de quasiment cruel. C'est d'ailleurs toujours à lui qu'incombe le rôle de conscience du groupe, comme à la fin de l'aventure *Des caïmans dans la rizière*. Le groupe s'est battu contre une équipe adverse dirigée par un ancien officier de l'armée japonaise, qui veut vendre au plus offrant une fusée nommée « Superkamikaze », conçue dans les derniers jours de la deuxième guerre mondiale, dont la tâche aurait été d'exploser au-dessus du pôle et de provoquer la fin du monde. Lorsque la fusée, lancée malgré les efforts du groupe, retombe comme un pétard mouillé dans l'eau des rizières, Bruno Brazil explique techniquement que « l'oxydation a tout rongé. C'est pourri comme un vieux trognon... même l'acier des réservoirs est devenu poreux ». Mais c'est Gaucho Morales qui ajoute le côté humain et donne la morale : « La fusée qui devait faire trembler le monde... une ferraille d'un autre siècle, tout juste capable d'un dernier

hoquet... c'est pour ça qu'on s'entre-tuait... tués... Aldorf... « Dard-de-mort »... d'autres types en face... et Big Boy... Pour ça, les gars ! Pour ça !... »²³

En moindre mesure, Morales sert aussi pour assurer des interludes comiques, ou en tout cas pour alléger la tension de l'intrigue avec ses commentaires de râleur invétéré. Sa bonne humeur ne le fait cependant pas tomber dans les extrêmes du grotesque, comme cela peut parfois être le cas pour d'autres personnages remplissant essentiellement le même rôle apparent de soutien au héros principal, tel par exemple le Laverdure de Tanguy. Tout comme Laverdure, toutefois, Morales semble remplir un rôle d'équilibre idéologique. Ainsi que le fait remarquer Wendy Michallat dans son étude sur les personnages du magazine *Pilote*, l'alliance entre un héros *intégré* et un deuxième personnage au statut quasi-équivalent, mais porteur d'un rapport diamétralement opposé à l'autorité, est « [...] another example of how the *scénariste* is able to tap an adolescent audience's contempt for authority whilst appealing to conservative desires for institutional respect » (Michallat, 92).

La fonction de « maître d'orchestre » qui incombe principalement à Brazil l'empêche paradoxalement de survivre à l'élimination progressive des autres personnages secondaires. L'effacement de Whip, la mort des trois autres compagnons, et même l'invalidité qui est le lot de Tony Nomade - le remplaçant à la dégaine de hippy dont la guitare est en réalité une mitrailleuse déguisée (encore une fois un personnage doté d'un *genre* très marqué et capable d'un seul « truc », ce qu'on appelle efficacement en anglais « a one-trick horse ») - enlèvent à Brazil les béquilles qui lui permettaient de fonctionner sans avoir besoin d'une personnalité bien marquée. Impossible donc pour lui de se forger un *modus operandi* qui lui permette de vivre de nouvelles aventures en compagnie de Morales, un assistant à la personnalité infiniment mieux cernée et qui aurait tôt fait de le détrôner. Brazil sombre donc dans un état dépressif et quitte les pages de *Tintin* pour se réfugier dans le cercle de sa nouvelle famille, à l'abri de toute déconvenue ultérieure. Mais est-ce là une sortie acceptable pour un agent secret de bande dessinée ?

Une résurrection ratée

Le destin ultime du personnage se lit entre les lignes, et pas exclusivement, dans la courte histoire (huit pages) intitulée *Dossier Bruno Brazil*, qui donne d'ailleurs le titre à l'avant-dernier album de la série²⁴. A la suite de la mort des membres de l'équipe du héros, le colonel L convoque le survivant, Gaucho Morales, pour qu'il l'aide à déterminer un point qui lui tient à cœur : « L'essentiel est que vous soyez là et que vous me fassiez votre rapport, lieutenant Morales, *oui ou non, Bruno Brazil est-il un homme fini ???* »²⁵

Au cas où la réponse serait négative, le colonel n'hésiterait pas : « [...] si je le mets à la retraite, c'est *vous* qui deviendrez le chef de la nouvelle équipe, Gaucho. A vous de me dire si on peut encore faire confiance à Brazil ! » (p. 5)

L'intrigue est élémentaire : on fait croire à Bruno que Morales a été enlevé et qu'il est en danger de mort. Secoué de sa torpeur, l'agent secret, que son supérieur estimait définitivement lessivé, investit à lui tout seul le repaire des prétendus kidnappeurs et démontre amplement que le deuil qui l'avait prostré n'a pas entamé ses capacités professionnelles. L'« examen de repêchage » est passé et le héros retrouve son titre et sa primauté, se montrant ainsi prêt pour de nouvelles

aventures.

Il se trouve cependant que malgré la preuve par A + B que Brazil vient de fournir de son indestructibilité, la série ne va pas reprendre, et que, comme le craignait le colonel L, « le 'GRAND' Brazil appartient au passé... » (p. 6). Cela, toutefois, n'est guère dicté par sa perte de qualités héroïques - perte probablement inimaginable dans le cadre d'une publication s'adressant à un public jeune et peu habitué à ce que ses héros se laissent abattre par la vie alors qu'ils ont su néanmoins battre leurs ennemis²⁶. Le renversement des rôles est interdit par la logique même du récit ; la transformation de Gaucho Morales en héros principal avec son accession au rôle de « chef de la nouvelle équipe » mettrait effectivement à la place de Brazil un personnage complexe, doué de toute une série de faiblesses - sympathiques tant qu'on voudra, mais faiblesses malgré tout - qui transformeraient radicalement le ton de la narration. Le propre de Brazil, coquille pratiquement vide, réceptacle *blanc*, comme ses cheveux, sur lequel viennent s'inscrire les trames élémentaires auxquelles ses associés prêtaient la vie factice de leurs idiosyncrasies, était justement de diriger en s'effaçant. Cette fonction serait impossible à remplir par un personnage comme Gaucho Morales (impulsif, buveur, bagarreur, Don Juan...). De même, privé de l'équipe dont les particularités donnaient à ses aventures le seul caractère auxquelles elles pouvaient aspirer, Brazil est condamné par la logique même du récit à ne pas renaître de ses cendres. La création d'une nouvelle équipe²⁷ ne pourrait que mettre trop clairement en évidence le fait que le héros de l'histoire n'est pas réellement celui dont le nom figure en haut de la page. Bruno Brazil sort de l'histoire de la bande dessinée avec l'honneur des armes, mais jusqu'au bout, ce sera Gaucho Morales - en tant que dernier représentant survivant du *Commando Caiman*²⁸, qui aura su garder la vraie vedette aux moments qui comptent²⁹.

P.S. Requiem pour un « second couteau »

Que deviennent les agents secrets au chômage lorsque leur fidèle associé disparaît et que les possibilités d'emploi ne sont plus ce qu'elles étaient ? Ils se recyclent. Dans le volume no. 14 de la saga de *XIII*, le personnage créé par Jean Van Hamme et illustré par William Vance, un des plus gros succès commerciaux de la bande dessinée de la fin du vingtième siècle, Gaucho Morales, ou son frère jumeau, fait une dernière apparition. Il ressurgit sur le pont d'un bateau servant de base à une société internationale d'assassins, dirigée par une beauté fatale qui veut se débarrasser une bonne fois pour toutes du héros éponyme de la série. Flanqué de deux brutes aux mâchoires carrées, il est présenté comme un demandeur d'emploi dont on veut vérifier les compétences.





Sadique autant qu'attrayante, Irina Svetlanova, le p.d.g. de l'association, choisit d'utiliser XIII comme gibier dans une chasse à l'homme lors de laquelle les trois tueurs démontreront leur habileté. Dans le duel, XIII a évidemment le dessus et l'ancien Caïman met l'arme à gauche, après s'être laissé échapper une exclamation bien mexicaine : « Tamale ! » (Fig. 2)³⁰.

Dans une société désabusée, où les agents secrets ne sauvent plus le monde comme pour les lecteurs adolescents du journal *Tintin* des années soixante-dix, mais se vendent au plus offrant et tuent sans hésitation pour les ploutocrates, le clin d'oeil de Vance, qui prête à un « méchant » transitoire les traits de son ancien héros, boucle la boucle. La dernière apparition du commando qui a mal tourné et qui s'est trompé d'histoire, met symboliquement un point final à tout espoir de retour d'un héros composé.

OUVRAGES CITES

Corbellari, Alain. « Bande dessinée et trifonctionnalité ». *Belphégor*, Vol. IV No. 1, Novembre 2004.

Ganner, Patrick et Claude Moliterni. *Dictionnaire mondial de la bande dessinée*. Paris : Larousse, 1994.

Michallat, Wendy. « *Pilote* : "Pedagogy, Puberty and Parents" ». In Forsdick, Charles, Laurence Grove and Libbie McQuillan (eds). *The Francophone Bande Dessinée*. Amsterdam / New York : Rodopi, 2005. pp. 83-95.

***Histoires de Bruno Brazil* par William Vance et Louis Albert**

Commando Caïman. Editions du Lombard, 1976.

La Nuit des chacals. Du *Tintin* no. 1197 (7 octobre 1971), au no. 1217 (24 février 1972).

Sarabande à Sacramento. Du *Tintin* no. 1258 (7 décembre 1972) au *Tintin Nouvelle* série no. 12 (27 mars 1973).

Des Caïmans dans la rizière. Du *Tintin Nouvelle* série no. 38 (25 septembre 1973,

au no. 42 (23 Octobre 1973).

Orage aux Aléoutiennes. Du *Tintin* Nouvelle série no. 115 (18 mars 1975) au no. 124 (20 mai 1975).

Quitte ou double pour Alak-6. Du *Tintin* Nouvelle série no. 58 (19 octobre 1976) au no. 64 (30 novembre 1976).

Dossier Bruno Brazil. *Tintin* Nouvelle série no. 108 (4 décembre 1977).

Notes

¹  Pensons en particulier à la *Patrouille des Castors*, à la *Ribambelle* et aux divers cas de trios relevés par Corbellari dans son article "Bande dessinée et trifonctionnalité" Un tout autre discours s'imposerait en ce qui concerne les héros multiples des comics américains, comme la *Justice League of America* qui réunit des super-héros créés à des moments différents par des auteurs différents en fonction principalement des impératifs économiques des divers « syndicats ».

²  Les deux derniers sont *Dossier Bruno Brazil*, paru en 1977, qui contient une suite de courtes histoires auto-conclusives et *La fin.. !??* (1995), composé également d'histoires courtes et proposant aux *aficionados* les six premières pages d'une histoire qui n'a jamais été complétée, « La chaîne rouge ».

³  Vance (des son vrai nom William Van Cutsen) est entré à *Tintin* en 1962. En 1964, sur des scénarii de Yves Duval, il crée la série *Howard Flynn*, suivie l'année d'après par la série western *Ringo*. En plus de *Bruno Brazil*, il a signé les aventures de *Bruce J. Hawker* et a repris de Gérard Forton les aventures de *Bob Morane*. Son plus grand succès est venu depuis 1984, avec la série d'espionnage à grand succès *XIII*, sur des textes de Jean Van Hamme (source : Ganner et Moliterni).

⁴  De son vrai nom Michel Régnier, un des scénaristes les plus prolifiques de la bande dessinée franco-belge. Après un début chez Dupuis, Greg entre à *Tintin* en 1957. Il sera rédacteur en chef de l'hebdomadaire entre 1965 et 1974, avant de devenir directeur littéraire des éditions Dargaud en 1975. Il collabore avec certains des meilleurs dessinateurs de l'époque, dont Tibet, Attanasio, Macherot, Cuvelier, Franquin, Paape, Aidans, Derib et bien d'autres (source : Ganner et Moliterni).

⁵  Cette série est dessinée par Hermann, à qui l'on doit également, toujours sur des scénarios de Greg, le western *Comanche*. Par la suite, il créera seul une série bien plus fameuse, celle de *Jéréemiah*, jeune héros dont les aventures ont lieu sur une terre ravagée par la guerre nucléaire.

⁶  Dans une entrevue publiée dans un numéro spécial de *Tintin* consacré aux « Aventuriers » (no. 39 bis, s.d. 1978), dans lequel est reproduite la première histoire de Bernard Prince, Greg évoque la naissance du personnage : « Pour se donner le temps de voir venir on tâte de petites histoires en quatre pages avec un

flic d'Interpol ; ce sera Bernard Prince. Et sous notre nez stupéfait, Prince se fait plébisciter par les lecteurs, c'est parti, c'est lui et pas un autre. Comme on me fait remarquer qu'un nouveau policier dans *Tintin* c'est trop, nous improvisons. Hermann a repéré à Nieupoort un bateau original dont il a pris un tas de photos : on en fait hériter Bernard Prince ».

7  Planche no. 32 de l'album. *Tintin* (Nouvelle série) no. 44, 13 juillet 1976, p. 12.

8  Ce n'est cependant que bien tard, dans l'histoire *Orage aux Aléoutiennes*, que les lecteurs apprendront que leurs héros sont agents d'un hypothétique « W.S.I.O. » (« World Security International Office ». Planche 40, *Tintin* 123, 13 mai 1975, p. 22).

9  Les citations de *Commando Caiman* sont tirées de l'album paru en 1976 aux Editions du Lombard.

10  L'archétype de ce genre de situation est vraisemblablement le film d'Akira Kurosawa, *Les Sept Samourais* (1954), qui inspire John Sturges pour son *The Magnificent Seven*. Toujours dans le domaine du cinéma, on peut encore rappeler le film *Massacre at Fort Holman*, un « spaghetti western » tourné par Tonino Valeri, ancien assistant de Sergio Leone, dans lequel le rôle du « dur à cuire » qui doit diriger une bande de desperados lors d'une incursion en territoire ennemi pendant la guerre de sécession américaine est tenu par James Coburn, autre héros à l'abondante tignasse blanche.

11  *Tintin* no. 1230, 25 mai 1972.

12  Corbellari, article cité.

13  A la fin de l'album *Des caïmans dans la rizière*, Brazil épouse toutefois une Française, Gina Loudéac, et adopte un orphelin. Ce qui amènera son supérieur, L, à affirmer une vérité peu courante dans les aventures d'espionnage : « Les agents secrets sont de temps à autre des êtres humains, mon général. Brazil, mon leader, a créé un foyer, les autres ont un peu 'flotté' en effet... » (*Orage aux Aléoutiennes*, planche 3, *Tintin* Nouvelle série no. 115, p. 6).

14  Planche 5, *Tintin* Nouvelle série no. 115, 18 mars 1975, p. 8.

15  *Orage aux Aléoutiennes*, planche 8, *Tintin* Nouvelle série no. 115, p. 11.

16  C'est d'ailleurs Whip Rafale qui capture Rebelle, s'assurant un premier plan qu'elle n'occupera plus jamais dans la suite de ces histoires.

17  Du *Tintin* no. 1197, 7 octobre 1971, au no. 1217, 24 février 1972.

- 18  Du *Tintin* no. 1258, 7 décembre 1972 au *Tintin* Nouvelle série no. 12, 27 mars 1973.
- 19  Planche 9, *Tintin* no. 1200, 28 octobre 1971, p. 18.
- 20  *Tintin* no. 1203, 18 novembre 1971, p. 48.
- 21  *La nuit des chacals*, planche 24, *Tintin* no. 1207, 16 décembre 1971, p. 49.
- 22  Morales se fait notamment à moitié massacrer à coups de gourdin par les mafiosi, après être tombé dans un guet-apens par excès de confiance.
- 23  *Des Caïmans dans la rizière*. Planche 45. *Tintin* no. 42, 23 octobre 1973 p. 20.
- 24  Histoire parue dans le numéro 108 de l'hebdomadaire *Tintin*, daté du 4 décembre 1977. Il convient de rappeler la publication dans l'album *La fin.. !??* des quelques premières pages d'une histoire inachevée intitulée « La chaîne rouge », dans laquelle une nouvelle équipe aurait dû être créée. Le fait que cette histoire soit demeurée au stade de l'ébauche montre bien l'impossibilité narrative de remplacer purement et simplement les personnages originaux et de recommencer les aventures de Brazil comme si de rien n'était.
- 25  Ces derniers mots en caractères très grands et en grasset pour souligner leur effet dramatique. La case dans laquelle le colonel L pose cette question est également la dernière de la page et occupe toute la bande finale, prêtant ainsi encore plus de poids à ses mots.
- 26  L note en effet que les deux missions dans lesquelles les membres du Commando Caïman se sont faits massacrer « ont réussi » (p. 5).
- 27  Le colonel L déclare en effet que « un commando, ça se reforme » (5).
- 28  C'est en cette histoire qu'on apprend que Tony Nomade et Whip Rafale ne sont pas morts non plus, mais que la gravité de leurs blessures les empêcherait de faire autre chose que « passer le restant de [leurs] jours dans nos bureaux », comme le déclare le colonel L (*Tintin* (Nouvelle série) no. 64, 30 novembre 1976, p. 48).
- 29  La dernière case de l'histoire montre Gaucho au premier plan (comiquement évanoui de peur à la suite de l'irruption de son ami, qui avait failli se transformer en tragédie), avec L entre les deux et Brazil en arrière gauche, qui regarde Gaucho d'un air moitié amusé, moitié admirateur.
- 30  W. Vance et J. Van Hamme. *XIII. Secret Défense*. Benelux : Dargaud éditeur, 2000. p. 37-38. Notons que l'exclamation préférée de Gaucho Morales était

cependant plutôt « Carai ! ». Notons également que selon Ganner et Moliterni, « Au début de l'année 1976, Michel Greg propose à Jean Van Hamme de reprendre la série *Bruno Brazil*, dessinée par William Vance. Si ce projet n'aboutit pas, Van Hamme et Vance se rencontrent pourtant et envisagent de travailler un jour ensemble. *XIII* prend peu à peu forme ».